

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

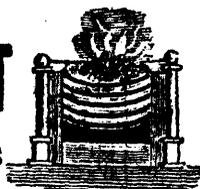
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES



AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

VOL. I.

SAMEDI, 6 FÉVRIER 1841.

No. 12.

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

LA ROBE OU L'ÉPÉE (suite); POÉSIE—LE VOYAGE, LE RETOUR DE NAPOLÉON; ENCORE UNE ANECDOTE SUR TALMA.

LA ROBE ET L'ÉPÉE.

[SUITE.]

Mme Saint-Romain montra moins de réserve.

—Général, répondit-elle avec beaucoup, d'aplomb, j'ai aussi un neveu qui sera, je pense, un parti très sortable pour Laure. D'abord, il offre toutes les garanties, puisqu'il est déjà dans la magistrature. Il n'est encore que substitut du procureur du roi à ce que m'écrit ma sœur, mais avec notre crédit, les protections dont vous disposez, vous le ferez bien vite passer procureur du roi à Meaux ou à Coulommiers; ce sera charmant.

—Mais objecta timidement le général, je ne doute pas que mon neveu qui est en Afrique ne revienne bientôt capitaine et décoré. Alors, il me sera facile de le faire attacher au ministère de la guerre, à l'état-major particulier du roi ou des princes.

—Un militaire! s'écria vivement Mme de Saint-Romain, c'est-à-dire un joueur, un libérin, un débauché, un véritable panier percé, je n'en veux pas entendre parler pour ma fille!

—Un robin, dit à son tour le général impatienté, c'est-à-dire un pédant, un crasseux! Il ne sera jamais mon gendre!

Ainsi, les hostilités venaient de s'engager et Dieu seul sait quel en eût été le terme, si le général ne se fût avisé d'un expédient plus digne d'un diplomate que d'un homme de guerre, il proposa la médiation de sa fille au choix de laquelle il déclara s'en rapporter entièrement. Mme de Saint-Romain fit bien quelques difficultés, mais comme elle se proposait d'influencer le choix de sa fille par tous les moyens dont une mère dispose en pareil cas, elle finit par accepter le *mezzo termine* qui lui était offert.

La paix semblait donc rétablie dans le ménage: mais quand on en vint aux moyens d'exécution du traité, peu s'en fallut qu'une nouvelle rupture éclatât. Le général ayant fait observer fort judicieusement que Mlle Laure qui, bien entendu n'é-

tait point présente au débat, ne pouvait prendre une détermination sans avoir au moins vu ces deux cousins, l'ex-présidente éleva l'exorbitante prétention de faire venir le substitut du procureur du roi le premier, sauf, en cas d'échec de celui-ci, à appeler l'officier. La bonne dame en cela ne raisonnait pas trop mal, car elle se souvenait sans doute qu'après d'une jeune fille encore innocente et naïve, il est assez ordinaire que le premier jeune homme tant soit peu bien tourné qui vient parler d'amour, soit aussi le premier écouté.

Mais le général jeta les hauts-cris et réclama la libre concurrence, qui fut enfin accordée. Chacune des parties contractantes se mit donc en devoir d'écrire à son neveu pour le prévenir que s'il était disposé à devenir l'époux d'une cousine jeune, riche et jolie, il n'avait qu'à se mettre en route le plus promptement possible et à venir passer l'automne dans un bon et beau château de la Brie, où il recevrait une cordiale hospitalité avec toutes les licences nécessaires pour faire sa cour à Mlle Laure de Saint-Romain. Dans cette tâche agréable, chaque conjoint promettait à son allié naturel l'assistance la plus efficace. Le même courrier emporta les deux messages, dont l'un, traversant la Méditerranée s'en alla trouver en Afrique le lieutenant d'artillerie au milieu d'une escarmouche contre les Arabes, et dont l'autre, beaucoup plus tôt arrivé à sa destination, fut remis au jeune substitut, au chef-lieu de son département, dans le moment où il aiguisait la foudre d'un réquisitoire contre je ne sais plus quel gros délit plus ou moins prévu par la code.

La réponse ne se fit pas attendre. Le lieutenant d'artillerie qui, sous les feux du soleil d'Afrique, s'était senti tout-à-coup tourmenté de la fièvre conjugale, écrivit à son oncle que, bien que sa cousine fût fort jeune la dernière fois qu'il l'avait vue, il en avait conservé le plus tendre et le plus doux souvenir que maintenant il échangeait avec transport ce souvenir contre une espérance, et que dès qu'il aurait obtenu un congé il accourrait déposer aux pieds de Mlle Laure ses trophées africains, son épaulette et sa contre-épaulette.

Le substitut, en homme encore plus habitué au maniement de la phrase, répondit à sa tante que, pour être franc avec elle, il devait lui avouer son peu de penchant jusqu'alors pour l'état conjugal,

mais qu'il ne doutait pas que la vue de sa charmante cousine, qu'il n'avait pas l'honneur de connaître, ne déterminât un changement soudain dans ses idées, surtout si elle ressemblait à celle qui avait bien voulu lui écrire et dont il avait entendu vanter si souvent les aimables qualités. Les vacances étant proches, il ne voulait pas manquer d'en profiter pour venir s'assurer s'il en était réellement ainsi, et il osait à peine y croire.

Mme de Saint-Romain, après avoir lu ce dernier message, se sentit subjuguée par avance et elle se promit bien que M. le premier lieutenant d'artillerie en serait pour ses frais de voyage. Elle crut même devoir récrire immédiatement à son neveu, pour lui en témoigner sa satisfaction et l'engager à se hâter, pensant que la Méditerranée et deux cent lieues du beau pays de France à traverser, pourraient retarder quelque peu l'apprenti maréchal de France.

On pense bien que toutes ces négociations avaient été tenues secrètes pour la personne qu'elles intéressaient le plus directement... Ce n'était pas que l'un et l'autre conjoints n'eussent le plus grand intérêt à disposer leur fille à entrer dans leurs vues respectives, mais Mme Saint-Romain qui comme tout ce qui appartient de près ou de loin à la carrière judiciaire, était d'une souveraine méfiance, avait préféré s'interdire à elle-même toute chance de ce côté, plutôt que de laisser le champ libre au général. Elle lui avait fait jurer sur son épée qu'il ne ferait aucune ouverture directe à sa fille, sans qu'elle-même fût présente, et elle s'était solennellement engagée, de son côté, par ce qu'il y avait de plus sacré pour elle, le souvenir de ses aïeux les lieutenants criminels, les présidents à mortier, les conseillers et autres, dont les poudreuses effigies garnissaient sa chambre, à tenir la même ligne de conduite. Il y avait alliance offensive et défensive entre l'épée et la robe jusqu'à nouvel ordre. Quelquefois, le général, impatient du frein qu'il s'était laissé mettre, s'échappait au milieu d'une promenade à évoquer quelque souvenir de gloire militaire et Dieu sait si Mme de Saint-Romain était prompte à la riposte. Au récit chaleureux d'une bataille, elle opposait bien vite le narré triomphant de quelque grand procès ; à l'éclat chatoyant des uniformes, la pompeuse gravité des robes rouges et noires ; aux coquetteries de la moustache, la majesté des peruches à marteaux. C'était un véritable duel en champ clos, dans lequel chacun des adversaires, haletant, mais infatigable, donnait et recevait de nombreuses blessures, mais sans pouvoir être vaincu ni terrassé.

Mlle de Saint-Romain, témoin et juge de ces combats incessants et acharnés dont elle ne comprenait pas la cause, y assistait avec une surprise naïve. Mais le moment vint enfin où il ne fut

plus possible de lui laisser ignorer ce qui se passait et voici à quelle occasion.

Sous l'épaisse couche de jansénisme qu'elle présentait à sa surface, la baronne ne laissait pas d'avoir au fond une dose assez raisonnable de jésuitisme ; d'ailleurs elle savait de bonne part combien le général était entreprenant ; pour peu que son neveu lui ressemblât, et il y avait tout à parier qu'il en était ainsi, c'en était fait du pauvre substitut. Dans cette perplexité, elle agit secrètement et en dessous, mais auprès de ce dernier, si bien qu'un beau matin elle entra dans le billard avec une lettre de lui par laquelle il annonçait son arrivée pour le soir même. A cette nouvelle, on peut juger quelle fut la fureur du général. C'était une infraction flagrante au traité. Son neveu, à lui, ne devait arriver que dans huit jours au plus tôt, aussi tous les jurons de l'ancien régime, de la révolution et de l'empire passèrent-ils tour à tour par sa bouche ; il cassa même sa queue de billard, et le curé du village, avec lequel il était en train de faire sa partie, s'enfuit épouvanté. Mme de Saint-Romain subit cet orage avec une fermeté pleine de noblesse et se contenta de dire :

—Monsieur, j'espère que, ne fût-ce que par égard pour moi, vous ferez bon accueil à mon neveu, et que vous ne me forcerez pas de vous rappeler qu'après tout la fortune réservée à ma fille vient absolument de moi. Vous serez satisfait d'ailleurs, j'en suis sûre, de mon cher Anatole. Il était si doux et si timide étant enfant ! La douceur, la timidité, cela sied bien à jeune homme.

Et comme le général haussait les épaules, Mme de Saint-Romain ne crut pas devoir prolonger plus longtemps l'entretien.

—Je vais, dit-elle, faire tout disposer pour l'arrivée de mon neveu. Ce soir, après le dîner, nous préviendrons Laure.

En effet, dès que le soir fut venu, Mlle Laure fut appelée à comparaître en présence des auteurs de ses jours avec une solennité peu accoutumée. Les portes et les fenêtres furent soigneusement fermées, malgré la situation de l'atmosphère qui commençait à peine à fraîchir après une journée des plus chaudes, et Mme de Saint-Romain s'étant assise dans un fauteuil, près duquel M. le lieutenant-général se tint debout comme un appareil, elle fit signe à sa fille de prendre place sur une chaise devant elle. Ce préliminaire achevé, elle la regarda pendant quelques instants avec une gravité digne, absolument comme eût pu faire son premier mari, feu M. le président du baillage de Melun, alors qu'il se disposait à procéder à l'interrogatoire d'un accusé, puis avec un accent approprié à la circonstance :

—Ma fille, lui dit-elle, s'il était question de mariage (c'est une simple supposition, entendez-vous), lequel préféreriez-vous pour mari, d'un homme de robe ou d'un homme d'épée, d'un magistrat ou d'un officier ?

Cela dit, elle se tourna fièrement vers le général, comme pour le prendre à témoin de son impartialité, bien qu'à la manière seulement dont elle avait articulé les deux dénominations, il fût facile de voir combien l'une avait son estime et combien l'autre son aversion, pour ne pas dire son mépris. M. de Saint-Romain demeura immobile, ainsi qu'un homme qui est dans l'attente d'un grand événement. Quant à Mlle Laure, elle baissa les yeux, rougit d'une charmante pudeur et se tut également, mais comme sa mère venait de réitérer sa question d'un ton qui demandait évidemment une réponse, elle balbutia avec un peu d'embarras :

—Ni l'un ni l'autre.

M. le baron de Saint-Romain respira, mais Mme la baronne, tant soit peu décontenancée, jugea dans sa sagesse qu'il était temps de fiapper un grand coup.

—Qu'est-ce à dire, Laure ? s'écria-t-elle. Eh quoi ! ne seriez-vous pas bien aise d'être appelée un jour avenir madame la présidente ?

—Ou bien, ajouta à mi-voix M. de Saint-Romain, madame la générale ?

—Maman, répondit timidement la jeune fille, quelque peu effarouchée de la solennité de la conversation, si cela vous est indifférent, j'aime mieux qu'on m'appelle mademoiselle Laure.

—Mais enfin, dit le général, tu dois comprendre, ma chère enfant, qu'il n'en saurait être toujours ainsi, que tu as dix huit ans, et que tôt ou tard....

—Laure, interrompit la baronne, qui se montrait peu à peu, il est temps de mettre un terme à des enfantillages ; vous n'êtes plus d'âge à jouer à la poupée. Nous avons, puisqu'il faut vous le dire, résolu, votre père et moi, de vous marier. Il se présente pour vous deux partis fort sortables dans votre propre famille. Sous peu de jours les prétendants vous seront connus et nous désirons que votre choix se fixe sur l'un des deux. Préparez-vous à recevoir votre cousin le substitut, qui arrive ce soir même.

Le tonnerre tombant au milieu de la chambre n'eût pas fait plus d'effet, à coup sûr, que cette brusque conclusion n'en fit sur Mlle Laure de Saint-Romain. De rouge qu'elle était, elle devint tout-à-coup d'une extrême pâleur ; ses beaux yeux se voilèrent et peu s'en fallut qu'elle ne tombât en défaillance.

—Qu'est-ce donc ? qu'as-tu ? Laure, ma

pauvre enfant ? s'écria M. de Saint-Romain épouvanté.

—Moi ! rien ; je t'assure, papa, que je n'ai rien, répondit la jeune fille en essayant de paraître calme. C'est la surprise, sans doute.... mais je me sens déjà beaucoup mieux.

—A la bonne heure ! dit le général en la baisant tendrement au front, c'est un peu votre faute, ma bonne amie, ajouta-t-il à mi-voix en se tournant vers Mme de Saint-Romain, vous y mettez si peu de ménagements ! Que diable ! on n'apprend pas de pareilles nouvelles à une jeune fille comme si on venait lui dire que le dîner est servi.

—Taisez-vous donc ! reprit de même la baronne, est-ce que vous vous connaissez à cela, vous autres hommes ? Vous voudriez peut-être que ma fille eût le sourire sur les lèvres en entendant parler de mariage. Fi donc ! monsieur, cela peut se passer ainsi dans vos familles d'épée, mais dans les familles de robe, il en est autrement, et ma fille tient de moi. Lorsqu'on m'annonça que M. le président, mon premier mari, avait demandé ma main, je perdis tout-à-fait connaissance.

—Pardieu ! grommela entre ses dents le général, mais pourtant sans être entendu de sa femme, vous aviez peut-être vos raisons pour cela. Au surplus, cela ne me regarde pas, ce n'était pas sous mon règne. Pourtant je suis bien sûr que ma fille... Il faudra que j'en aie le cœur net.

Sur ces entrefaites, Mlle Laure de Saint-Romain ayant demandé la permission de se retirer dans sa chambre, la baronne s'écria fort sèchement :

—Mademoiselle, il n'est pas encore l'heure. D'ailleurs votre cousin ne va pas tarder à arriver, et il serait inconvenant que vous ne fussiez pas là pour le recevoir, alors que votre père et votre mère s'y trouveront. Je vous engage même à faire un peu de toilette afin de paraître avec tous vos avantages. Une première entrevue, c'est fort important. Allez !

Laure ne se le fit pas dire deux fois. Elle se dirigea à pas précipités vers sa chambre où elle ne fut pas plutôt entrée qu'elle se laissa tomber dans un fauteuil en pleurant à chaudes larmes.

III.

CONFIDENCES.

—Qu'est-ce donc, mademoiselle ? qu'avez-vous ? s'écria une jeune fille qui, au moment où Mlle Laure était entrée dans sa chambre, s'occupait à ranger quelques effets de toilette.

D'abord Mlle Laure ne répondit pas, mais la question ayant été réitérée, elle dégagea un in-

tant son charmant visage, qu'elle avait caché dans ses deux mains, et s'écria d'une voix entrecoupée !

—Ce que j'ai ? Justine, ce que j'ai ? Ah ! je sais bien malheureuse !

Et elle recommença à pleurer, et Justine en fit autant, sans trop savoir pourquoi. Car, entre jeunes femmes, il n'y a rien de si communicatif que le rire ou les larmes.

Pendant que ces larmes descendent limpides et brillantes ainsi que des perles le long de ces deux frais visages, il faut que je vous apprenne ce que c'était que Justine.

Justine n'était point une vulgaire camériste, bien qu'elle en exerçât à peu près les fonctions vis-à-vis de Mlle Laure. C'était quelque chose d'approchant à la fois et de fort éloigné, une de ces Suzanne au petit pied qu'on retrouve aujourd'hui dans un grand nombre de maisons et qui ont tout à fait détrôné les Marton, les Dorine et les Lisette à l'endroit des confidences ; une de ces charmantes créatures amphibies que le sol de Paris peut produire, qui, sorties de quelque loge de portier, comme Vénus de l'écume de la mer, n'appartiennent plus, à 16 ans, à aucune classe de la société, parce qu'elles sont fêtées, courtisées, revendiquées par toutes, et qu'on retrouve à 18 danseuses de l'Opéra, grandes dames ou toujours simples couturières. Cette dernière profession était à proprement parler celle de Justine.

Justine passait ordinairement l'été au château, par ce que Mlle Laure l'avait prise en amitié et que la femme de chambre de madame de Saint-Romain déjà d'un certain âge elle-même, ainsi que sa maîtresse, n'était point en état de servir à la fois la mère et la fille. La chronique racontait que si la jeune et jolie Suzanne n'avait point trouvé de Figaro au château, elle y rencontrait du moins un Alnaviva émérite dans la personne du général Saint-Romain ; mais c'était là une pure calomnie, et d'ailleurs il faut se hâter de dire que M. le comte Alnaviva avec ses soixante-six ans, sa goutte et ses rhumatismes, eût fort risqué d'être éconduit s'il avait eu cette amoureuse fantaisie. Pour compléter ce portrait, j'ajouterai que Justine avait les cheveux d'un joli blond cendré, la peau d'une éclatante blancheur, qu'elle était grande et svelte, une vraie taille de nymphe, comme on eût dit au temps de Louis XIV, et que ses yeux bleus étaient les plus engageants du monde.

Voyant que mademoiselle Laure s'abandonnait sans relâche à sa douleur, Justine se mit à genoux devant elle et lui prenant les mains, les lui baisa avec effusion. Mlle de Saint-Romain, touchée de ces marques naïves de sympathie et d'attachement, lui pressa tendrement la main, et levant au

ciel ses beaux yeux noirs tout noyés de larmes, lui dit d'un ton à émouvoir un rocher :

—Ma pauvre Justine, on veut me marier !

—En bien ! mademoiselle, dit Justine en se relevant avec quelque surprise, cela vous semble donc un si grand malheur ? Est-ce que le prétendu qu'on vous propose n'est pas de votre goût ?

—Je ne les connais pas, répondit Laure en poussant un gros soupir, mais j'en suis sûre d'avance.

—Vous ne les connaissez pas ? Ah çà, mademoiselle, il y en a donc plusieurs ?

—Oui, Justine ; il y en a deux.

—Tant mieux ! vous choisissez, il y en aura bien un qui..

—Mais Justine, je ne veux ni l'un ni de l'autre.

Justine resta quelques instants rêveuse, puis elle s'écria timidement et comme prête à rétracter chacune de ses paroles, à mesure qu'elles s'échappaient de sa bouche :

—Mademoiselle.. est ce que.. vous en auriez voulu.. un.. troisième ?

Mlle Laure devint toute rouge et se cacha de nouveau le visage dans ses mains,

—Ah ! mademoiselle, dit Justine en soupirant profondément à son tour : je vous plains si vous avez une inclination ! je sais ce que c'est, moi, hélas !

Vous, Justine ! dit Laure : mais vous n'avez pas encore dix-sept ans.

—Et vous croyez, mademoiselle, qu'à cet âge-là, le cœur ne parle pas déjà depuis longtemps ?

—Depuis longtemps ?

Oh oui ! allez, mademoiselle ! j'ai été bien malheureuse ? Mais enfin, je ne veux plus y penser. Celui que j'aimais est bien loin ! bien loin !

—Ah ! mon Dieu ! il vous a abandonnée, ma pauvre Justine ? Mais c'est affreux !

—Il est vrai, mademoiselle, qu'il ne m'avait rien promis.

—Comment cela se fait-il ?

—Oh ! mais, comme il me regardait toutes les fois qu'il passait devant moi ! Et puis il était si bien ! mais si bien ! D'abord il était brun. C'est si joli des cheveux noirs ! et puis des moustaches superbes.. Il m'a parlé une fois que j'étais seule, en l'absence de mes parents, à garder la loge, il y a quinze mois de ce-a. Dans ce temps-là, vous n'habitiez pas la maison ; vous demeuriez encore en province, là où M. le baron était général.

—Et que..vous a dit ce jeune homme ?

—Il m'a dit...oh ! ce mot-là ne sortira jamais de ma mémoire ! il m'a dit " Mademoiselle, M le compte d'Escorailles est-il chez-lui ?"

—Et après, que vous a-t-il dit ?

—Après ? c'est tout. Moi je suis restée toute tremblante et je n'ai eu que la force de lui répondre. Il a souri, puis il est monté chez ce M. le comte d'Escorailles, qui était un de ces amis, un officier, comme lui aussi, je pense, et qui demeurait alors dans la maison. Ensuite, ils sont sortis ensemble et je ne l'ai plus revu depuis, car ce M. d'Escorailles a quitté la maison au bout de quelques jours pour rejoindre son régiment. Ah ! mademoiselle, je vous plains bien, allez, si c'est une passion comme la mienne que vous avez !

Laure ne put s'empêcher de sourire à un pareil dénoûment, puis elle s'écria d'un ton mélancolique :

—Hélas ! ma pauvre Justine, il y a quelque analogie dans nos situations, et c'est enfantillage ou folie de ma part de penser encore à quelqu'un qui m'a sans doute oubliée et que je ne reverrai probablement jamais.

—Oh ! mademoiselle, s'écria Justine, racontez-moi comment c'est arrivé. Je suis sûre que cela doit être bien intéressant.

—Je le veux bien, dit Laure, mais fermez la porte au verrou, que nul ne puisse nous surprendre. Oh ! si maman venait à découvrir !... Je tremble !

La formalité du verrou ayant été remplie, Justine, sur l'invitation de sa jeune maîtresse, prit place à ses côtés, celle-ci commença à voix basse et avec un grand trouble le récit suivant :

—Vous souvient-il, Justine, qu'il y a trois mois, quelques jours avant le départ pour la campagne, je m'en allai une fois au bal, seule avec mon père et une dame de nos amies, parce que maman était un peu indisposée ? C'était un bien beau bal, Justine, un bal au profit des pensionnaires de la liste civile. Il y avait des toilettes superbes et de bien jolies femmes.

—Est-ce tout, mademoiselle ?

—Oh non, il y avait aussi...un jeune homme... un jeune homme fort élégant qui valsait à ravir et qui me regardait toujours. Il s'approcha de moi pour m'inviter, et comme je lui répondis que je ne valsais pas, il se retira et j'en eus presque du regret, pensant que je ne le reverrais plus ; mais je me trompais, car un quart-d'heure après il revint m'inviter, à danser cette fois. J'en fus bien joyeuse, Justine ; c'était la première fois que je dansais dans ce bal. On dit pourtant que je suis jolie ; mais jusque-là nul, excepté ce jeune homme, ne semblait s'en être aperçu. J'avoue que je lui en sus gré. Pendant tout le temps que dura la contredance à ma place, il me dit : " Made-

moiselle, serais-je assez heureux pour obtenir de vous une seconde contredance dans la soirée ? Moi je lui répondis : " Ce sera avec plaisir." Je crois maintenant que je n'aurais pas dû lui dire ce dernier mot. Décidément, Justine, je vis que ce jeune homme m'avait porté bonheur, car, à partir du moment où j'avais dansé avec lui, je fus accablée d'invitations. Quant à lui, je ne le revis guère qu'une demi-heure après. Il revint me rappeler ma promesse. Durant cette seconde contredance, à toutes les questions qu'il m'adressa sur ma famille, sur mes plaisirs, sur mes promenades, que sais-je ? je ne répondis que par monosyllabes pour mieux cacher mon émotion. Enfin, le chassez-croisez vint, et jugez de mon trouble lorsqu'en ce moment je sentis glisser entre mon bras et le haut de mon gant quelque chose comme un papier plié. Oh ! quelle sensation j'éprouvai en ce moment ! je ne l'oublierai jamais ! C'est que vous ne savez pas, vous, Justine, l'effet que cela produit un billet !

—Oh ! si fait, mademoiselle, interrompit naïvement Justine.

—J'étais confuse, interdite, reprit Laure, sans faire attention peut-être à cette irruption ; mon cœur battait avec violence ; mais mon embarras redoubla encore lorsque j'aperçus près de moi mon père. Le jeune homme s'inclina respectueusement, et mon père prit mon bras en disant qu'il était déjà tard et qu'il fallait songer à se retirer.

—Mademoiselle, s'écria Justine, qu'y avait-il donc dans ce billet ? Oh ! dites-le moi.

—Bien volontiers, dit Laure avec un gros soupir ; donnez mon coff et à gants.

Justine ayant rempli ce désir, Mlle de Saint-Romain ouvrit le coffret d'une main tremblante, et déjà ses doigts touchaient le précieux papier soigneusement enseveli au fond d'un gant de bal, lorsque des voix confuses retentirent de tous côtés à l'intérieur et à l'extérieur du château. Les deux jeunes filles tressaillirent, et Laure referma précipitamment le coffret que par un mouvement instinctif elle rejeta loin d'elle. Presqu'au même instant on frappa à la porte de la chambre avec violence, et une voix connue celle du général s'écria :

—Eh bien, Laure, est-ce que tu n'es pas encore prête ? Dépêche-toi donc ! Si tu savais ! je suis au comble de la joie. Ah ! quel bon tour ! Mais ouvre-moi donc que je te raconte tout cela. Pardieu, ma fille, tu as eu le temps de faire dix toilettes au moins !

Laure essuya vivement ses yeux et s'efforça de balbutier quelques mots, mais la voix lui manqua. Heureusement pour elle, Justine vint à son secours,

—Ne vous impatientez pas, monsieur, dit-elle en s'approchant de la porte. Mademoiselle est prête tout-à-l'heure.

—C'est heureux, dit le général ; au surplus, je suis trop joyeux pour gronder : dites-lui seulement qu'au lieu d'un cousin qu'on lui avait annoncé pour ce soir, elle va en avoir deux, et que mon neveu l'officier d'artillerie, est arrivé aussi. Je cour le recevoir et l'embrasser.

Rien n'égalait l'emphase avec laquelle le dign^e général prononça ces trois mots : " Mon neveu l'officier d'artillerie ! " Un nouveau riche ne parle pas avec une satisfaction plus triomphante de ses chevaux, de ses carrosses et de son château, un jeune homme à peine échappé des bancs du collège, de sa première passion.

La voix du général se perdait dans les corridors que déjà une autre voix s'élevait sous les fenêtres de la chambre de Mlle Laure ; c'était celle du valet de chambre de M. de Saint-Romain.

—Eh ! mademoiselle Justine, s'écriait cet homme, mademoiselle Justine, venez donc !

—Qu'est-ce encore ? dit Justine en ouvrant la fenêtre.

—Ah ! répondit l'autre, si vous ne venez tout de suite, ces messieurs vont mettre le château sans dessus dessous. Voilà-t-il pas qu'il y en a un qui demande à souper maintenant ? Et tout le monde est absent, la cuisinière, la femme de chambre ; il faut absolument que vous alliez trouver madame et que vous lui demandiez les clés de l'office.

—Ma foi, répondit Justine en refermant la fenêtre, je n'ai pas le temps maintenant, j'habille mademoiselle... Ces messieurs attendront.

—M'habiller ! s'écria Laure qui crut devoir s'insurger à son tour, non certes, je ne m'habillerai pas ! Je veux qu'ils me trouvent laide à faire peur ! cela leur ôtera peut-être l'envie de m'épouser.

—Mais, mademoiselle, objecta timidement Justine, vos cheveux sont en désordre.

—Tant mieux !

—Vous avez les yeux rouges.

—Je voudrais qu'ils le fussent plus encore. Ah ! Justine, Justine, dites-moi donc ce que je dois faire pour me rendre insupportable à leurs yeux.

—Mademoiselle, vous aurez bien de la peine.

—Oh ! ne me dites pas cela, car je vous prendrais comme eux en aversion.

—Mademoiselle, je vous jure que je les ai déjà en horreur tous les deux, ni plus ni moins que si j'étais à votre place.

—Ma bonne Justine !

Et Laure ne put s'empêcher de presser la main

de sa jeune camériste ; puis prenant tout-à-coup son parti, elle se leva : — Allons, ajouta-t-elle, il faut bien que j'aille les recevoir puisqu'on m'y force ; mais je serai d'une maussaderie !... Vous verrez, Justine, vous verrez !

—Bon courage, mademoiselle !

Moins d'une minute après, Mlle de Saint-Romain faisait son entrée dans le salon où se trouvaient déjà réunis son père et sa mère et ses deux cousins. Le général, en robe de chambre, se tenait debout devant la cheminée, ainsi que son neveu, sur lequel il arrêtait un regard moitié complaisant, moitié solennel, comme s'il eût passé une revue d'inspection.

—Allons ! s'écriait-il au moment où la porte du salon s'ouvrit, je suis satisfait : bonne tournure, les épaules bien dégagées ; seulement pour quoi diable a-t-il coupé ses moustaches ?

Plus loin et dans un angle obscur du salon, madame de Saint-Romain, majestueusement assise dans une bergère, affectait de tourner le dos au couple de la cheminée et s'entretenait à voix basse avec son neveu le jeune blondin, qui avait pris une chaise à ses côtés.

Dès que Laure entra le général se précipita à sa rencontre en tenant son neveu par la main.

—Ma fille, s'écria-t-il, voici ton cousin Charles de Saint Romain, qui t'a vue bien petite, ne t'en souvient-il pas ?

—Monsieur... dit Laure, et elle s'inclina froidement.

—Allons donc ! ajouta le général à voix basse en se penchant à l'oreille de son neveu ; oh embrasse, nigaud !

Mais Mme de Saint-Romain avait déjà élevé la voix, et sans bouger de sa bergère, appelant sa fille à ses côtés :

—Laure, avait-elle dit d'un ton aigre-doux, voici mon neveu, M. de Sartiges, substitut du procureur du roi... .

—Mademoiselle, interrompit vivement le jeune magistrat en se levant avec fracas de son siège, voulez-vous bien permettre qu'à titre de cousin...

Cette voix la troubla jusqu'au fond du cœur ; mais ce fut bien pis lorsque ayant levé les yeux, elle reconnut dans ce M. de Sartiges qu'on lui présentait, le jeune homme du bal de la liste civile, l'audacieux auteur du billet doux si précieusement gardé. Elle ne put retenir une exclamation de surprise dans laquelle, il faut bien le dire, il y avait aussi une part pour la joie.

—Qu'est-ce donc ? dit la baronne.

Mais au même moment, la porte du salon s'ouvrit et Justine s'approcha d'elle en lui demandant à voix basse les clefs de l'office. Comme elle recherchait dans les profondeurs d'une robe

à poche empruntée, selon toute apparence, à quelque conseillère de ses aïeules, ce qu'on lui demandait, Charles de Saint-Romain, auquel son oncle venait de reprocher son air de tristesse, s'écria :

—Ne m'en veuillez pas, mon oncle ; j'ai vu tomber dernièrement à mes côtés, dans une affaire avec les Arabes, un ami qui m'était bien cher, le jeune comte d'Escorailles. . . .

Ce fut au tour de Justine à tressaillir ; elle se re'ournâ avec vivacité, devint rouge jusqu'au blanc des yeux et laissa tomber sur le parquet le trousseau de clés que lui tendait Mme de Saint-Romain.

IV.

UNE SURPRISE.

—Pardieu ! disait le général en se promenant le lendemain matin dans le parc de son château, en compagnie de son neveu l'officier d'artillerie, pardieu, mon cher Charles, il faut convenir que tu es venu là fort à propos pour supplanter le robin ; tu te doutais donc du tour qu'on voulait nous jouer ? Ah ! l'on a beau dire, l'audace, la pénétration, voilà des qualités qu'on ne trouve que chez nous autres militaires.

—Pardonnez-moi, mon oncle, je ne saurais accepter vos éloges dans cette circonstance : c'est un pur hasard, joint au désir que j'avais de vous voir après une séparation de bien des années, qui m'a fait arriver ici en même temps que M. de Sartiges. On vient d'abrèger la quarantaine imposée aux passagers venant d'Afrique.

—Ah ! c'est différent ! alors c'est au gouvernement qu'il faut rendre grâce. Ah çà, quand serons-nous capitaine ?

—Mais bientôt, mon oncle, je l'espère. Je suis proposé dans le rapport sur la dernière affaire, où j'ai reçu une légère blessure. . . .

—Tu t'es battu ! tu es blessé ! tu seras capitaine ! Capitaine à vingt-cinq ans, sous le régime constitutionnel ? c'est beau ! Et tu ne nous disais pas cela !

—J'attendais pour cela ma nomination officielle, qui ne saurait tarder à m'être adressée.

—Ah çà ! dis-moi, pourquoi diable avoir coupé tes moustaches ?

—Eh ! mon oncle, tout le monde en porte à présent. Il faut bien que les militaires se distinguent. . . . à n'en pas porter.

—C'est égal, tu as eu tort : les femmes aiment toujours cela. Tiens, mon neveu, je suis si heureux que je n'en ai pas dormi de la nuit. Il est vrai qu'il y a bien un peu de ta faute ; quel varcarme ! il paraît que le souper impromptu qu'on

vous avait fait préparer n'a pas été triste, car c'était à chaque instant des rires, des éclats de voix, des bruits de bouteilles cassées qui me faisaient tressaillir dans mon lit. J'aurais donné. . . ah bah ! j'aurais donné deux années de ma vie pour pouvoir être à tes côtés. C'est si gai un repas de garçons, de militaires ! mais ta tante s'en. opposée, et, ma foi ! pour avoir la paix, il a bien fallu lui céder. Tu verras cela quand tu seras marié : on cède quelquefois. Mais je veux me dédommager un de ces jours avec toi sans que ta tante en sache rien, et le robin n'en sera pas, cette fois-là. Il n'y aura que des gens d'épée, pas un pékin, et nous nous griserons. Ah çà, à propos de pékin, je ne vois pas paraître le substitut. Ce pauvre substitut ! est-ce que tu l'auras. . . . tu m'entends. Il faut prendre garde, mon neveu, parce que, vois-tu ces gens-là n'ont pas la tête forte comme nous.

—Oh ! rassurez-vous, mon oncle, M. le substitut me paraît avoir la tête très forte.

—Tu crois ?

—Et je ne voudrais pas être chargé du soin de pourvoir à l'entretien de sa cave.

—Ah bah ? tu m'étonnes ! mais c'est assez nous occuper de lui. Dis-moi, comment trouvestu ta cousine ? Là. . . . sans flatterie. . . . ?

—Ah ! mon oncle, charmante, adorable !

—Ainsi, tu la veux bien pour femme ?

—Oh ! quelle question ! Demandez-lui plutôt si elle voudra bien m'accepter pour mari.

—Eh ! mais elle serait bien dégoutée ! Un capitaine d'artillerie à vingt-cinq ans. Mais à propos, mon drôle, il faut que je vous interroge, et vous allez m'expliquer sans doute le mystère de certaines œillades que j'ai surprises entre vous et une jeune personne qui n'est nullement votre cousine, que je sache ; la petite n'est pas mal, j'en conviendrai volontiers entre nous ; n'en parlez pas à ta tante, au moins. Mais la morale avant tout, entendez-vous, monsieur mon neveu, et quand on est sur le point de se marier, il ne faut pas courir deux lièvres à la fois.

—Mais, mon oncle, je vous jure. . . .

—Laisse-donc, je m'y connais. Ce n'est pas à un vieux routier comme moi qu'on en fait accroire. L'émotion de Justine à ta vue, ce trousseau de clés qu'elle a laissé tomber sur le plancher. . . . D'où diable connais-tu cette petite ? Moi qui la croyais la vertu même !

—Mon oncle, de grâce, écoutez-moi ; lorsque j'obtins, grâce à votre appui au ministère, d'être incorporé dans l'une des batteries de guerre envoyées en Afrique, je passai par Paris, et Mlle Justine, puisque tel est son nom, que j'ignorais même, était la fille du concierge de la maison où

demeurait ce pauvre d'Escorailles dont je vous parlais hier. J'ai aperçu trois ou quatre fois cette jeune personne et je l'ai regardée parce qu'elle est jolie ; mais voilà tout.

—Voilà tout ! voilà tout ! ceci ne m'est nullement démontré à moi ; les militaires . . . Enfin, mon cher, il faut couper court à cette intrigue parce que, vois tu, ta tante ne badine pas sur ce chapitre, et si jamais elle venait à découvrir . . . tout serait fini. D'abord, je te prévienç qu'elle a de grandes préventions contre toi, mais nous en triompherons, j'en suis sûr ; nous allons mener cette affaire-là rondement, à la hussarde, morbleu ! D'ailleurs, c'est en bon train. J'ai déjà vu ta cousine ce matin, elle était levée de fort bonne heure, contre son habitude, et fort gaie. C'est toujours bon signe quand les jeunes filles sont gaies, et j'en suis d'autant plus ravi dans cette circonstance, que depuis quelque temps Laure était d'une tristesse qui m'inquiétait. Hier encore, en apprenant que M. de Sartiges allait arriver, elle avait paru très méloamment aise de cette nouvelle ; mais grâce au ciel c'est à tort que je m'alarmais, puisque aujourd'hui elle me paraît dans l'enchantement. Elle m'a demandé de tes nouvelles . . . et de celles du substitut aussi, car elle ne pouvait faire autrement. Qui sait si elle n'a pas déjà un faible pour toi ?

—Ah ! mon oncle ! si vous disiez vrai ! . . .

—Sois tranquille. Je suis ton allié d'abord, ton complice, tout ce que tu voudras : nous conspirerons ensemble. Or, il s'agit de déployer tous nos talents, toutes nos ressources.

A cet instant la cloche du château sonna. Le général consulta sa montre.—C'est le déjeuner, s'écria-t-il, et il est même en retard de trois quarts d'heure. J'avais pourtant recommandé qu'il fût servi à dix heures, et c'est le seul point sur lequel je sois sûr ici d'être obéi. Comment se fait-il ? Viens.

Le général et son neveu se dirigèrent vers la salle à manger, où ils trouvèrent Mme de Saint-Romain et Laure déjà rendues. Toutes deux avaient le front soucieux.

—Qu'est-ce donc ? dit le général en entrant. Je ne vois point M. de Sartiges . . . Est-ce qu'il est indisposé ?

Et lançant à Charles un coup d'œil significatif, il ajouta à voix basse :

—Je te le disais bien !

Mais Mme de Saint-Romain répondit avec aigreur et en désignant l'officier d'artillerie :

—Je ne sais si la société et les discours de monsieur n'ont pas changé tout-à-coup les idées de mon pauvre neveu, car je ne vois pas d'autre cause à laquelle je puisse attribuer la fièvre belliqueuse qui s'est emparée de lui. On m'a dit

que M. de Sartiges était sorti de grand matin avec un fusil pour aller chasser dans nos bois. J'ai envoyé à sa recherche, mais on ne l'a pas trouvé. C'est une grande imprudence, dans un moment où cette louve, qu'on n'a pu encore détruire, répand tant de terreur dans le pays ; et quand on fait tant que de donner des conseils, on serait bien de s'associer à leur exécution.

—Ma tante, répondit humblement le jeune officier, tout surpris de cette algarade, je suis désolé que M. de Sartiges ne m'ait point fait part de son projet de chasse. Quoique je n'aie point de goût pour cet exercice, je me serais fait un devoir et un plaisir de l'accompagner, dès lors que cela vous était agréable.

—Ah çà, dit le général, cela ne doit pas nous empêcher de déjeuner. A table ! à table !

—Vous m'en dispenserez, dit Mme de Saint-Romain, car je suis fort inquiète.

—Comme il vous plaira, ma chère amie, reprit le général, mais pour nous, c'est différent, n'est-ce pas, mes enfants ?

Charles se trouva placé auprès de sa cousine, qu'il trouva encore plus jolie que la veille, car, l'agitation d'une nuit pendant laquelle, comme on le pense bien, elle avait fort peu dormi, avait imprimé à ses traits cette animation pleine de charme qui sied si bien aux brunes surtout. Le général étant parvenu, non sans peine, à établir une conversation, elle y prit part avec une grâce parfaite. Soit en effet que par un sentiment de dépit facilement appréciable elle eût à cœur de punir M. de Sartiges d'une absence qu'elle avait peine à concevoir le lendemain du jour où ils s'étaient si miraculeusement retrouvés, soit que par un instinct de coquetterie assez ordinaire dans son sexe, elle ne fût pas fâchée d'exercer, comme on disait jadis, le pouvoir de ses yeux sur un nouveau venu, elle déploya durant tout le déjeuner le plus aimable enjouement. Charles était ravi ; quant à Mme de Saint-Romain, elle ne disait mot et se contentait de porter assez fréquemment ses regards vers une grande horloge, comptant les minutes, les secondes et poussant de profonds soupirs.

Le déjeuner terminé, M. de Sartiges n'avait pas encore paru. On passa au salon, et le général proposa de faire de la musique.

—Ma cousine chante-t-elle ? balbutia timidement l'officier d'artillerie.

Ma cousine ! c'était la première fois que l'amoureux jeune homme osait se permettre cette douce appellation, et encore, on le voit, n'était-ce que d'une manière indirecte. Jusque-là, il avait dit : *Mademoiselle*. Une fois seulement il s'était permis de dire : *Mademoiselle* Laure. Aussi, il

était ému et son cœur battait avec violence pendant que sa bouche laissait échapper ces syllabes magiques : *Ma cousine*.

—Certainement, mon cousin, répondit gaiement la jeune fille, et j'ai même un magnifique soprano, à ce que dit papa.

—Quel bonheur ! répartit Charles avec naïveté, nous pourrions chanter des duos ; moi, j'ai une voix de basse.

—Mais voyez donc comme cela se rencontre ! reprit Laure. Moi qui meurs d'envie de chanter le duo de Lablache et de Mlle Grisi à la fin du premier acte des *Puritains* ! Venez, venez, mon cousin Charles, j'ai là la partition ; nous allons essayer.

Et en même temps elle se disait en elle-même :

—Ah ! monsieur mon cousin le substitut, c'est ainsi que vous me négligez pour aller à la chasse ! Eh bien ! je vais prendre ma revanche. Je ne sais pas ce que je donnerais pour vous voir arriver maintenant.

Il est aisé de s'imaginer tout ce qui se passait dans l'âme du général pendant ce dialogue. Il était triomphant, il s'essuya le front, il avait besoin d'air, le pauvre homme, il étouffait de joie.

—Courage ! disait-il à voix basse à son neveu en lui serrant la main de manière à la lui broyer ; courage ! la place est sur le point de se rendre, ou je suis bien trompé.

Comme il prononçait ces mots étouffés par les bruyants accords du prélude de Bellini, un coup de fusil retentit dans les cours du château ; les chiens aboyèrent, les dames tressaillirent et l'on vit apparaître à travers les fenêtres du salon, qui étaient ouvertes, un charmant jeune homme, vêtu d'un élégant costume de chasse, poudreux, le teint animé, les yeux brillants, mais beau comme jadis avait dû l'être ce jeune Hippolyte, les amours de Phèdre. Il jeta son fusil avec une nonchalance pleine de grâce à son valet de chambre, qui le suivait, et escaladant une fenêtre du salon avec non moins d'agilité que le meilleur élève du colonel Amoros, il s'en vint tomber, un genou en terre, devant Mme de Saint-Romain, occupée en ce moment à un ouvrage de tapisserie. Est-il besoin de dire que ce jeune homme était M. de Sartiges.

—Ah ! s'écria-t-il en joignant les mains, ma tante, ma bonne tante, je suis un grand coupable, et je ne me relèverai pas que vous et ma cousine vous ne m'ayez pardonné, mais peut-être suis-je digne de quelque excuse. J'avais entendu parler d'une louve qui vous empêchait d'aller vous promener avec pleine sécurité, j'ai voulu qu'au moins vous puissiez le faire maintenant, en son-

geant à moi, et, tenez cet animal ne vous fera plus peur.

En parlant ainsi, il se retourna et montra du doigt deux paysans arrêtés devant la fenêtre et portant sur leurs épaules un bâton auquel était appendue, attachée par les pattes, une louve monstrueuse qui venait d'être frappée à mort et dont la biessure saignait encore.

—Mon neveu, s'écria l'ex-présidente avec un orgueilleux sourire, il paraît que vous ne vous contentez pas de requérir des condamnations, vous les exécutez vous-même. C'est trop peut-être, mais il n'importe, vous êtes tout pardonné. Allons, Laure, venez embrasser votre cousin, il l'a bien mérité.

—Ventrebou ! dit le général en se tournant vers son infortuné neveu, cela dérange un peu nos plans de campagne ; cela et la maladresse que tu as faite en coupant tes moustaches !

V.

LE CARTEL.

Un matin trois jours après l'arrivée des deux jeunes prétendants au château, Charles de Saint-Romain était dans sa chambre occupé à écrire. A la gravité naturelle de ses traits se joignait une légère teinte de mélancolie, et, de temps à autre, il levait les yeux au ciel et semblait comprimer un soupir. Tout à coup on frappa à la porte de sa chambre.

—Entrez ! dit-il en achevant de tracer les dernières lignes d'une lettre, et sans même détourner la tête.

La porte s'ouvrit, se referma, puis une main se posa rudement sur son épaule, et une voix brusque et sonore, une voix qui trahissait jusque dans ses moindres intonations l'habitude du commandement militaire s'écria :

—Bonjour, mon neveu ; que diable fais-tu là ? Charles tressaillit et se levant :

—J'achève une lettre, mon oncle,

—Une lettre ! il paraît que tu passes ton temps ici à écrire des lettres, car on ne te voit plus guère avec nous.

—Il est vrai, mon oncle ; mais c'est que j'ai cru m'apercevoir que ma présence.

—Ta présence ! elle m'est on ne peut plus agréable, à moi, et il me semble que cela doit te suffire.

—Mais mon oncle.

—Oh ! je sais que tu vas me répondre que ta tante, que ta cousine, ne paraissent pas du même avis, qu'elles ne voient, qu'elles ne jurent que par ce maudit robin ; qui les a ensorcelées, je crois que

Laure l'appelle déjà par son petit nom tandis qu'elle te dit solennellement monsieur ; et elle préfère la méchante voix flûtée de ce M. de Sartiges, qu'on ose appeler un ténor, à ta superbe basse-taille, et ses traits de femmelette à ton visage mâle. Ah ! pardieu, je le sais bien ; mais aussi c'est un peu ta faute. Et d'abord, pourquoi diable as-tu coupé tes moustaches ?

— Mon oncle, je vous ai déjà dit . . .

— Or, il est impossible que cela dure ainsi ! C'est humiliant pour toi comme pour moi ! Des gens d'épée céder le à pas un homme de robe ! Allons donc ! je ne veux pas que ce petit monsieur vienne inscrire chez moi la devise : *Cedant arma togæ*. Morbleu ! mon cher, il est temps de mettre ordre à cela ! il faut lui donner une leçon, à M. le substitut. Un bon cartel ! Je ne connais que cela, moi, pour se défaire d'un rival.

— C'est déjà fait mon oncle.

— A la bonne heure ! viens que je t'embrasse. Je te reconnais enfin. Car, franchement, je n'ai pas été content de toi ces jours-ci. Tu avais l'air gauche, timide, l'air d'un vrai pékin. Mais tu es mon sang, mon véritable sang maintenant !

— Ecoutez donc, mon oncle . . .

— Je n'entends rien et je te servirai de témoin, si tu veux, de second même, s'il le faut. Mor-dieu ! un duel. Quel dommage que ce ne soit qu'avec un robin ! Oh ! comme nous allons l'humilier !

Et le général parcourait la chambre à grands pas, et il criait et il frappait du pied, tandis que son neveu cherchait inutilement à placer une parole. A la fin ce dernier s'écria :

— Mais laissez-moi donc parler, mon oncle ! Cette provocation, elle n'est pas de moi.

— Elle n'est pas de toi ! est-il possible ? Mais de qui donc ?

— De lui.

— De lui ? du robin ?

— Oui, mon oncle, lisez plutôt.

Et il lui tendit un petit papier glacé, armoirié, parfumé, que le général essaya vainement de déchiffrer et qu'il rendit à son neveu, après l'avoir froissé avec colère entre ses doigts.

— Souffrez que je vous donne lecture de ce message, dit Charles en souriant.

— Voyons balbutia le général, qui suffoquait et s'était laissé tomber dans un fauteuil.

Le message était ainsi conçu :

“ Monsieur, bien qu'arrivé depuis fort peu de temps au château, vous avez dû vous apercevoir que vous avez le malheur de déplaire à ma cousine, mademoiselle de Saint-Romain.

“ Je pense que dans cet état de choses, vous avez assez le sentiment des convenances pour vous retirer. Si vous ne le faisiez pas promptement, monsieur, je me verrais dans la nécessité de chercher à vous inspirer une toute autre détermination par des voies que vous ne voudrez pas sans doute me forcer à employer. Je n'en suis pas moins, monsieur, votre très humble serviteur,

“ Le vicomte de SARTIGES. ”

— L'insolent ! s'écria le vieux général en se levant brusquement de son fauteuil. Il a osé !.. Mais d'abord il n'est pas plus vicomte que je ne suis pape, entends-tu bien ? Je connais sa famille et lui-même ; je suis sûr de l'avoir vu quelque part, mais je ne sais où. Il s'appelle Merloud, Merloud de Sartiges, comme ma femme, pardieu ! et je ne veux plus l'appeler maintenant que M. Merloud. C'est que depuis la révolution de juillet, tout le monde se croit permis de prendre des titres, et parce qu'il n'y a plus de gentilshommes, chacun veut l'être. Ah ! sous l'ancien régime, morbleu ! on lui aurait fait voir beau jeu, à M. Merloud, se disant vicomte de Sartiges ! Mais voyons un peu de quelle encre tu lui as répondu : lis-moi cela.

Charles se mit en devoir de déférer à l'invitation de son oncle et lut ce qui suit : “ Monsieur, je n'ai jamais prétendu forcer l'inclination de Mlle de Saint-Romain, et si, comme vous me faites l'honneur de me le dire, je dois désespérer d'être jamais agréé par elle . . . ”

— Du tout ! du tout ! je n'en désespère pas, moi ! s'écria le vieux baron.

“ Croyez que je saurai parfaitement ce que j'ai à faire. ”

— Après ?

“ Mais je ne suis pas venu seulement pour Mlle de Saint-Romain . . . ”

— Si fait ! si fait !

“ Je suis venu pour voir un oncle que j'aime, un oncle qui a pris soin de mon enfance, et je ne crois pas qu'il soit nécessaire de se couper la gorge parce que je veux passer quelques jours avec mon oncle. ”

— C'est tout ?

— C'est tout.

— O ciel ! est-il possible ! C'est toi, Charles de Saint-Romain, premier lieutenant au corps royal d'artillerie, qui écris cela ! Mais, c'est indigne ! je ne veux pas que tu envoies cette lettre, entends-tu ? Je m'y oppose, moi ton oncle, et tu te battras ou tu diras pourquoi. Oh mon Dieu ! qui se serait attendu à cela de lui ? un officier ! et sur le point de passer capitaine, encore ! mais cela ne m'é-

tonne pas, et voilà ce que je craignais quand j'ai vu qu'il vait coupé ses moustaches.

Comme le général exhalait ainsi toute son indignation, on vint le prévenir que Mme la baronne demandait à lui parler à l'instant même. Habitué comme il l'était à fléchir incessamment devant cette volonté souveraine, il prit congé de son neveu, en grommelant tout bas force jurons accompagnés de menaces et se rendit chez sa femme, où l'attendait un nouvel assaut. Il trouva Mme de Saint-Romain en compagnie de la petite Justine, qui se tenait devant elle dans l'attitude d'une coupable, la tête basse et pleurant à chaudes larmes.

—Monsieur, lui dit l'ex-présidente du plus loin qu'elle l'aperçut, jusqu'à présent, par égard pour vous, je me suis tue ; mais je ne saurais tolérer dorénavant un pareil scandale dans ma maison !

—Qu'est-ce donc ? Que se passe-t-il ? s'écria le général ébahi.

—Il se passe, monsieur, des choses horribles. Demandez à Mlle Justine que voilà.

—Eh bien, Justine. expliquez-vous.

Mais Justine sanglotait si fort qu'il était impossible d'articuler une parole.

—Ah ! reprit Mme de Saint-Romain, j'avais bien raison de ne pas vouloir d'un officier pour mari de ma fille. C'était comme un pressentiment.

—Mais qu'est-ce donc enfin ? morbleu ! Si voulez que je dise comme vous, il faut que vous m'appreniez quelque chose.

—C'est donc à moi de parler, reprit la baronne, puisque cette fille sobstine à se taire. N'avez-vous pas entendu du bruit ce matin dans le château ?

—Non, ma foi, je rien entendu.

—Il faut que vous soyez sourd. Apprenez que votre neveu, votre indigne neveu a cherché à pénétrer, par la violence, dans la chambre de Justine. Elle vient de me tout raconter.

—Ouais ! murmura à part lui le général, est-ce qu'il serait de la famille de sainte Nitouche ? Cela me raccommoderait un peu avec lui.

—Ah ! madame, ah ! monsieur, s'écria Justine qui recouvrait enfin l'usage de la voix, et en se jetant aux genoux de M. et Mme de Saint-Romain ; je vous supplie de ne pas trop lui en vouloir à cause de moi. Je serais désolée de lui nuire dans votre esprit. Le bon Dieu m'est témoin que je n'ai pas pu faire autrement, parce que madame voulait me chasser du château à l'instant même si je ne lui disais pas toute la vérité. Je n'aurais jamais cru cela de lui. Oh ! c'est bien mal ! c'est affreux !

Et la tendre et ingénue conturière recommence à fondre en larmes.

Au plus fort de ses lamentations, la porte de la chambre s'ouvrit avec fracas, et Mlle Laure de Saint-Romain parut. Elle était pâle et tremblante.

—Venez ! Venez vite, mon père, s'écria-t-elle ; venez prévenir un grand malheur.

—Quoi donc ?

—Il vient d'y avoir une explication entre mes deux cousins, je ne sais à quel sujet, et votre neveu veut forcer M. de Sartiges à se battre à l'instant même.

—Mon neveu ! s'écria le général, stupéfait.

—Oui, monsieur, vous l'entendez ! votre neveu ! votre indigne neveu ! reprit la baronne avec une exaspération dont il est difficile de se faire une idée ; mais c'est un monstre que cet homme là ! Oh ! les militaires ! les militaires ! je les exécère ! je les maudis !

Allons, dit tout bas le général, il aura été sensible à mes reproches ; on peut encore en faire quelque chose. Cela va bien !

Et comme il demeurait immobile à sa place,

—Eh bien, monsieur, dit Mme de Saint-Romain, que faites-vous donc ? Vous restez ici ? N'avez-vous pas entendu les paroles de votre fille ? Ils vont se battre, monsieur ! Votre neveu, votre misérable neveu veut égorger mon pauvre Anatole. L'infâme ! oh je l'en empêcherai bien. Je veux qu'il sorte à l'instant du château, entendez-vous, monsieur, et qu'il n'y remette jamais les pieds ! et si vous ne voulez vous charger vous-même du soin de le congédier, je vous prévins que je le fais chasser par les domestiques.

Il est assez difficile de préjuger le parti auquel le général se serait arrêté dans cette occasion critique ; mais une circonstance plus funeste qu'inattendue vint le tirer d'embarras. Avant de rendre compte de cette circonstance, il est nécessaire de faire quelques pas en arrière pour l'intelligence complète de ce récit, et d'expliquer comment Charles de Saint-Romain, le plus pacifique des hommes, on a pu le reconnaître, avait été amené à prendre à son tour le rôle d'agresseur vis-à-vis de son cousin le substitut et à exiger de lui, sur l'heure même, une réparation d'ordinaire entourée de certaines formalités qui ont la plupart du temps pour effet d'en ajourner indéfiniment l'issue. Voici ce qui s'était passé :

Le baron de l'empire ne fut pas plus tôt sorti de la chambre de son neveu que M. de Sartiges se présenta en personne devant son rival. Il portait un élégant négligé du matin, était coiffé d'une casquette du plus haut goût, qu'il souleva à peine

sur sa tête en entrant, et avait à la bouche un cigarre allumé qu'il quitta encore moins.

—Monsieur, s'écria-t-il en s'installant familièrement dans un fauteuil, pardon si je continue de fumer; vous savez que cela déplaît à ces dames, et je n'ai que la matinée pour me livrer à cet innocent passe-temps. Maintenant, parlons d'autre chose. Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous envoyer hier un mot d'écrit par mon valet de chambre, et j'aurais peut-être dû attendre votre réponse, mais la nuit porte conseil, comme on dit, et j'ai préféré venir la chercher moi-même; nous pourrions ainsi régler entre nous à l'amiable certains détails qui ne sont guère du domaine épistolaire. Et d'abord, monsieur, il est une question qui doit être résolue avant toutes autres. Êtes-vous, oui ou non, résolu à me laisser la place libre?

En toute autre circonstance, Charles se fût peut-être contenté de sourire d'une pareille entrée en matière, mais cette fois il lui sembla que M. de Sartiges, encouragé par la douceur et la tranquillité qu'il avait montrées jusqu'alors, commençait à sortir des bornes de la plus simple politesse. Cependant il se contenta et répondit avec calme :

—C'est selon, monsieur.

—Ecoutez, reprit le substitut, entre jeunes gens on peut se faire certaines confidences, et je vous dirai que c'est uniquement par égard pour vous demander de renoncer à une poursuite inutile.

—Que voulez-vous dire? balbutia l'officier.

—Eh quoi! vous ne comprenez pas que le choix que nous recherchions tous les deux est déjà fait en faveur de votre très obéissant serviteur?

Charles devint horriblement pâle.

—J'ajouterai qu'on s'en est expliqué de fort bonne grâce. Que voulez-vous, mon cher! la petite a suivi la destinée commune. Elle eût été la première femme que j'eusse trouvée indifférente. Cela a l'air de vous contrarier. Allons, du courage! vous ne me trouverez pas toujours sur votre chemin.

Et comme Charles avait insensiblement tourné le fauteuil sur lequel il était assis et s'était remis à écrire, absolument comme s'il eût été seul, le substitut le considéra quelque temps avec étonnement.

—Allons, s'écria-t-il à la fin en se levant et en écrasant sous son pied le reste de son cigarre, décelez-vous.

Il se passa ainsi environ une demi-minute, au bout de laquelle le jeune blondin dit à mi-voix.

—Ah ça, je savais bien qu'il était muet, ce monsieur, mais j'ignorais qu'il fût sourd. Monsieur, ajouta-t-il en élevant la voix, est-ce que vous n'avez pas entendu ma question?

—Si fait, monsieur, parfaitement.

—Eh bien?

—Eh bien, voici une réponse.

En même temps, Charles de Saint-Romain tendit à son interlocuteur le papier dont il avait donné lecture au général, et qui était encore tout froissé de l'étreinte furibonde de ce dernier. Le substitut prit son lorgnon, parcourut rapidement le billet et sourit.

—C'est à merveille, monsieur, s'écria-t-il; mais puisque vous êtes si attaché au général, il me semble qu'il y a un moyen de tout concilier. Ce serait de vous en aller maintenant et de revenir après mon mariage.

—Monsieur, répartit l'officier avec son flegme habituel, si je suis muet et sourd, il paraît que vous êtes aveugle, vous.

—Qu'est-ce à dire?

—Il y a un post-scriptum à ma lettre.

—Je n'en vois point.

—Veuillez tourner la page.

—Eh mais, en effet, voyons ce que chante ce post-scriptum.

Et le jeune blondin lut entre ses dents :

“ Je savais bien que monsieur le vicomte Merloud était un impertinent, mais j'ignorais qu'il fût aussi un fat.”

Le jeune substitut pâlit à son tour, et regardant fixement son adversaire :

—Allons donc! monsieur, dit-il, vous avez eu bien de la peine à vous décider. Votre jour?

—Aujourd'hui.

—Le terme est un peu court, mais n'importe! Votre heure?

—Tout de suite! Sortons! monsieur!

—Et en même temps l'officier d'artillerie, saisissant son rival par le bras, l'enleva en quelque sorte hors de sa chambre. Celui-ci, s'écria avec stupefaction!

—Hein! plaît-il? Vous voulez plaisanter! Mais où nous battons-nous?

—Dans le parc.

—Quels sont nos témoins?

—Qui vous voudrez, le jardinier, le cocher, les premiers venus.

—Ah! si donc! Mais, monsieur, vous n'y songez pas! jamais un duel ne se passa ainsi. Ce serait à me faire basoufer partout, si l'on venait à savoir... Que diable! vous qui êtes militaire, vous n'en êtes pas à votre première affaire.

—Si fait, monsieur.

—Ah! bon Dieu! Eh bien! monsieur, moi j'en suis à ma neuvième. Croyez-en ma vieille expérience, il nous faut des témoins... présents. Demain matin nous irons à Meaux sous

un prétexte quelconque ; nous prions les officiers de la garnison de nous rendre ce service. Songez que nous ne trouverions même pas ici d'épées de combat.

— Eh bien ! monsieur, nous nous battons au pistolet.

— Ah ! monsieur, que dites-vous là ! Mais c'est du plus mauvais genre ; il n'y a que les clercs d'huissier qui se battent au pistolet maintenant. Et puis, en conscience, il y aurait peu de générosité de ma part, car je crois vous avoir dit que j'étais de première force à cet exercice.

— Tant mieux pour vous, monsieur, et finissons-en ; autrement, vous me feriez croire que vous avez peur.

— Peur ! moi ! Allons donc ! Puisque vous m'y forcez, je suis à vos ordres.

Au moment où les deux adversaires échangeaient ces derniers mots, ils ne s'aperçurent pas dans leur préoccupation qu'ils avaient été entendus par une personne qui passait près d'eux. Cette personne était Mlle Laure de Saint-Romain. On a vu plus haut comment, saisie de terreur, elle s'était précipitée dans la chambre où se trouvaient son père et sa mère, et comment elle les avait suppliés l'un et l'autre de prévenir les conséquences d'une telle lutte. Malheureusement le général n'était guère disposé dans cette circonstance à déférer au vœu de sa fille. Aussi, pour triompher de son inertie, celle-ci s'était vue dans la nécessité, conjointement avec sa mère, de saisir le vieux baron par le pan de son habit, et toutes deux se mettaient en devoir de l'entraîner sur le théâtre présumé du combat lorsqu'une double détonation se fit entendre. Les trois femmes poussèrent simultanément un grand cri suivi d'un silence solennel et plein d'angoisses. Bientôt les voix confuses des gens du château se firent entendre à l'extérieur.

— Au secours ! au secours ! disait-on ; du linge, un médecin ! Il y a un blessé !

— Un blessé ! s'écria le général, que ce mot fit sortir soudain de son apathie. Ah ! courons !

— Un blessé ! dit Mme de Saint-Romain. Ah ! je traduirai l'assassin devant les tribunaux, et il en sera fait justice !

— Qui est blessé ? qui est blessé ? cria Laure en ouvrant précipitamment une fenêtre.

Mais le doute ne fut pas de longue durée.

[A CONTINUER.]

POÉSIE.

LE VOYAGE.

Marche ! marche !

BOSSUET.

L'arbre fleuri de l'espérance
Sourit à l'homme encor.
Un doux zéphyre s'y balance,
L'abeille y cache son trésor.
Le voyageur, l'âme ravie,
Dit : ici germe le bonheur.
A ces rameaux entons ma vie . . .
Marche ! marche ! dit le Seigneur.

Une anse modeste qu'ombrage
Le vert rideau d'une forêt ;
Port assuré contre l'orage,
Aux yeux du voyageur paraît.
C'est dans cette ombre qu'étonnelle
L'astre paisible du bonheur,
Dans ces flots ancrons ma nacelle . . .
Marche ! marches dit le Seigneur.

Un mont où le sapin végété
Près de la glace et des autans,
Porte l'âpre hiver sur sa tête
Et sur ses pieds le doux printemps.
Salut, régions du tonnerre,
Dit l'homme ; ici luit le bonheur !
Je veux ici bâtir mon aire . . .
Marche ! marche ! dit le Seigneur.

Enfin une hutte grossière
S'ouvre, et le voyageur y court.
Dans un angle de la chaumière
S'élève un lit étroit et court.
A sa fin mon voyage touche ;
Ici m'attendait le bonheur !
Voici mon toit, voici ma couche . . .
C'est ton cercueil ! dit le Seigneur.

L. DELATRE.

LE RETOUR DE L'EMPEREUR.

I.

Après la dernière bataille ;
Quand, formidables et béants,
Six cents canons sous la mitraille
Eurent écaillé les géants ;
Dans ces jours où, caisson qui roule,
Blessés, chevaux, fuyaient en foule,
Où l'on vit cheoir l'aigle indompté,
Et, dans le bruit et la fumée,
Sous l'éroulement d'une armée,
Plier Paris épouvanté ;

Quand la vieille garde fut morte,
 Trahi des uns, de tous quitté,
 Le grand empereur, sans escorte,
 Rentra dans la grande cité.
 Dans l'ancien palais Elysée
 Il s'arrêta, l'âme épuisée ;
 Et, n'attendant plus de secours,
 Repoussant la guerre civile,
 Avant de sortir de sa ville,
 Triste, il la contempla trois jours !

Sa tête enfin était courbée !
 Plus de triomphes ! plus de cris !
 Sa popularité tombée
 Couvrait sa gloire de débris.
 Partout l'abandon et la haine !
 Le soir, quelque passant à peine,
 S'arrêtant, mais sans approcher,
 Dans le palais cherchant le maître,
 A travers la haute fenêtre
 Regardait son ombre marcher !

Durant ces heures solennelles,
 Tandis qu'il sondait son malheur,
 L'œil des muettes sentinelles
 L'interrogeait avec douleur.
 Soldats toujours prêts pour la lutte,
 Hélas ! ils comptaient de sa chute
 Chaque symptôme avant-coureur ;
 Et, comme un jour qui se retire,
 Ils voyaient s'effacer l'empire
 Dans le regard de l'empereur !

Adieu ses légions sans nombre !
 Adieu ses camps victorieux !
 Il se sentait poussé vers l'ombre
 Par un souffle mystérieux !
 La nuit sa fièvre était sans trêves.
 Il voyait flotter dans ses rêves
 Le spectre d'un rocher lointain.
 Déjà, l'âme d'angoisses pleine,
 Il entrevoyait Sainte-Hélène
 Dans les brumes de son destin !

Le jour, en proie à la pensée,
 L'œil fixé sur le sol sacré,
 Le front sur la vitre glacée,
 Il disait :—“ Oh ! je reviendrai !
 Je reviendrai toujours le même,

Seul, sans pourpre et sans diadème,
 Sans bataillons et sans trésors.
 Je veux, proscrit, chassé, qu'importe !
 Choisir pour rentrer cette porte,
 Cette porte par où je sors !

“ Une nuit, dans une tempête,
 Rapporté par un vent des cieux,
 Avec des éclairs sur la tête,
 Je surgirai, vivant, joyeux !
 Mes vieux compagnons d'aventure
 Dormiront dans la brume obscure,
 Et tout-à-coup, à l'orient
 Ils verront luire, ô délivrance !
 Mon œil rayonnant pour la France,
 Pour l'Angleterre flamboyant !

“ J'apparaîtrai dans les ténèbres
 A ce Paris qui m'adora ;
 Le jour succède aux nuits funèbres,
 Et mon peuple se lèvera !
 Il se lèvera plein de joie,
 Pourvu que dans l'ombre il me voie
 Chassant l'étranger, vil troupeau,
 Pâle, la main de sang trempée,
 Avec le tronçon d'une épée,
 Avec le haillon d'un drapeau ! ”

.....

IV

Oh ! t'abaisser n'est pas facile,
 France ! sommet des nations !
 Toi que l'Idée a pour asile !
 Mère des révolutions !
 Aux choses dont tu fais le moule
 Tout l'univers travaille en foule ;
 Ta chaleur dans ses veines coule ;
 Il t'obéit avec orgueil ;
 Il marche, il forge, il tente, il fonde,
 Toi, tu penses, grave et féconde. —
 La France est la tête du monde,
 Cyclope dont Paris est l'œil !

Te détruire ?—audace insensée ;
 Crime ! folie ! impiété !
 Ce serait ôter la pensée
 A la future humanité !

Ce serait aveugler les races !
 Ça, dans le chemin que tu traces,
 Dans le cercle où tu les embrasses,
 Tous les peuples doivent s'unir !
 L'esprit des temps à ta voix change !
 Tout ce qui naît sous toi se rangs !—
 Qui donc ferait ce rêve étrange
 De décapiter l'avenir ?

Te bâillonner ?—Rois ! Dieu lui-même
 Pourra vous le prouver bientôt :
 Ce siècle est un profond problème
 Dont la France seule a le mot.
 Ce siècle est debout sur la rive,
 D'une voix terrible ou plaintive,
 Questionnant quiconque arrive,
 Tribuns, penseurs,—ou rois, hélas !
 Il propose à tous, dès l'aurore,
 L'énigme inexpiquée encore,
 Et, comme le sphinx, il dévore
 Celui qui ne le comprend pas.

T'insulter ?—mais, s'il se rencontre
 Des rois pour courir ce danger,
 Vois donc les choses que Dieu montre
 A ceux qui voudraient t'outrager !
 Vois sous l'arche où sont nos histoires,
 Wagram les mains de poudre noires,
 Uim, Eylau, Dantzick, cent victoires,
 Défiler au bruit du tambour !
 Dieu, quand l'Europe te croit morte,
 Prend l'empereur et te l'apporte,
 Et fait repasser sous ta porte
 Toute ta gloire en un seul jour !

.....

Tu voulais, versant notre sève
 Aux peuples trop lents à mûrir,
 Faire conquérir par le glaive
 Ce que l'esprit doit conquérir.
 Sur Dieu même prenant l'avance,
 Tu prétendais, vaste espérance !
 Remplacer Rome par la France
 Régnant du Tage à la Néva :
 Mais de tels projets Dieu se venge.
 Duel effrayant ! guerre étrange !
 Jacob ne luttait qu'avec l'ange,
 Tu luttais avec Jéhova !

Nul homme en ta marche hardie
 N'a vaincu ton bras calme et fort ;
 A Moscou, ce fut l'incendie ;
 A Waterloo, ce fut le sort.
 Que t'importe que l'Angleterre
 Fasse parler un bloc de pierre
 Dans ce coin fameux de la terre
 Où Dieu brisa Napoléon,
 Et, sans qu'elle-même ose y croire,
 Fasse attester devant l'histoire
 Le mensonge d'une victoire
 Par le fantôme d'un lion !

Oh ! qu'il tremble, au vent qui s'élève,
 Sur son piédestal incertain,
 Ce lion chancelant qui rêve,
 Debout dans le champ du destin !
 Nous repasserons dans sa plaine !
 Laisse-le donc conter sa haine
 Et répandre son ombre vaine
 Sur tes braves ensevelis !
 Quelque jour,—et je l'attends d'elle !
 Ton aigle, à nos drapeaux fidèle,
 Le soufflettera d'un coup d'aile
 En s'en allant vers Austerlitz !

VICTOR HUGO.

ENCORE UNE ANECDOTE SUR TALMA.

Talma éprouvait toujours un sentiment de crainte lorsqu'il était en scène, redoutant tout ce qui pouvait prêter à rire aux spectateurs.

Dans je ne sais quelle ville des départements, il remplissait un jour le rôle de Jacques Molay, dans les *Templiers*, de Mr. Renouard ; il était fort mal secondé. Au moment le plus pathétique, lorsque les *Templiers*, condamnés par ordre de Philippe-le-Bel, se préparent à marcher à la mort, que le grand-maître, plein d'un saint enthousiasme, s'écrie : Ce n'est pas le supplice, c'est :

La gloire du martyr,
 Remercions le ciel qui nous l'accorde à tous.

Talma aperçoit près de lui un *Templier*, porteur de la plus hideuse figure qu'on puisse imaginer ; une large bouche, de longues dents se montrant en dépit des lèvres, un gros nez rouge, des yeux dont l'un descendait vers le parterre, tandis que l'autre s'élevait en louchant vers le lustre. Talma désolé s'imagine que tout l'effet de la tragédie va être manqué : les bras élevés et le regard calme, il ressemblait en ce moment au juste, qui

voit le monde s'érouler et ne s'en émeut pas ; cependant sans rien échanger à sa situation, il appelle à voix basse et avec colère le directeur de la troupe : M. Bernard !

M. Bernard était tout près de lui, les bras pieusement croisés sur sa poitrine, il priait Dieu et se préparait à être brûlé vif ; cependant il répond vivement : M. Talma ?....

Talma continue :

Que le feu des bûchers s'allument autour de nous ;
Que le fer de la mort s'agite sur nos têtes,
Je suis prêt, l'êtes-vous ?....

« Quel est donc cet animal habillé en homme qui est à ma droite ? comment avez-vous pu placer près de moi une pareille figure ? »

Bernard.—Je suis bien fâché, M. Talma....

Talma :—

Oui, je vois que vous l'êtes....
Grand Dieu ! je te bénis, tu répands dans nos cœurs
Un courage plus grand encore que nos malheurs.

Bernard, les yeux mouillés de larmes et la tête baissée, avec onction.—C'est vrai, il est bien laid ! c'est un teinturier de cette ville, nommé Flamand, il joue par amour de l'art. Nous ne sommes pas riches en figurants, et j'ai été obligé....

Talma :

Dieu veut que l'univers reçoive un grand exemple,
Ces soldats de la foi, ces défenseurs du temple, etc.

« Dites-lui donc de s'éloigner. »

Bernard, s'adressant au teinturier sans le regarder.—Eloignez-vous.

Tous les comparses s'éloignent au lieu de se presser autour du grand-maitre. Talma, plein de ferveur, se retourne vers les chevaliers :

O dignes chevaliers !....

« Où sont-ils donc, ces imbéciles ?.... »

Bernard, aux choristes.—Venez donc ! venez, venez donc !

Les choristes reviennent en foule, et toujours l'homme au nez rouge le premier.

Talma :

Amis, puisque la vie
Ou plus tôt, ou plus tard doit nous être ravie,
Bénissez nos périls....

« Que le... l'emporte ! allons donc M. le teinturier, cachez-vous donc derrière les autres. »

Flamand.—Je ne veux pas être derrière, voyez donc.... J'suis mieux habillé que les autres, tiens....

Talma.—Va-t'en au diable, butor !

Amis, etc.

Flamand.—Je casserai le coup à ce grand acteur.

Talma, l'embrassant.—Je te ferai mettre à la porte !

O ! consolant espoir, supplice glorieux !
Mes amis, l'échafaud nous rapprochent des cieux.

Et pendant tout ce colloque le public fondait en larmes.

(Figaro.)

CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre chelins par année.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRÈCHETTE & CIE.

AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour le *Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car le *Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÈCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.